

A propos de Bouvard et Pécuchet (G. Flaubert)

Bouvard et Pécuchet sont deux employés de bureau, ce que Flaubert appelle des « copistes », métier qui a disparu et qui correspond peu ou prou, à l'époque de la plume d'oie, à celui, également disparu mais plus récemment, de dactylo. On peut donc supposer qu'ils ont un bon niveau d'instruction primaire.

Ils se rencontrent à l'été 1838, à Paris, où ils habitent l'un et l'autre. Ils sont nés en 1791 et ont donc connu le Directoire, le Consulat, l'Empire, la Restauration et vivent sous la Monarchie de Juillet. Bouvard est veuf, Pécuchet célibataire. Ils se lient d'une solide amitié. Au bout de 9 mois environ, Bouvard apprend qu'il hérite de 250 000 francs (environ 7 millions d'euros) et décide de se retirer à la campagne avec Pécuchet. Il achète un domaine agricole de 38 hectares près de Falaise (Calvados), comprenant une maison de maître et une ferme.

Férés d'ouvrages de vulgarisation scientifique agroalimentaire, ils commencent par se livrer à des expériences tendant à mettre en œuvre les principes qui figurent dans ces ouvrages (plantations, fabrications de conserves...) qui toutes échouent spectaculairement. Ils laissent dès lors leur fermier exploiter leur domaine à sa guise, moyennant un fermage de 3000 francs (environ 90 000 euros) par an. Puis, ils passent à l'étude des autres disciplines de la connaissance ; géologie, paléontologie, archéologie, astronomie, histoire de l'art, etc.

A chaque fois, ils lisent la littérature disponible sur le sujet et ne manquent pas d'être frappés par les divergences d'avis des auteurs.

Arrive la Révolution de 1848. Cela fait huit ans qu'ils se sont installés dans leur domaine. Flaubert consacre un chapitre aux événements politiques et c'est pour lui l'occasion de décrire la vie d'un chef-lieu de canton durant cette période, les réactions des habitants selon leur classe sociale, etc. Lorsque le noble du coin, le comte de Faverges invite dix-sept notables à sa table, ils sont invités.

Le roman, pour ce qui est parvenu jusqu'à nous, comporte quatre parties. :

1^{ère} partie : 1838-39 : B & P à Paris

2^{ème} partie : 1840-41 : B & P s'installent à Chavignolles et font des expériences agroalimentaires malheureuses.

3^{ème} partie : 1842-47 : B & P renoncent aux expériences et étudient successivement toutes les disciplines.

4^{ème} partie : 1848 : B & P témoins consternés de la révolution.

Bouvard et Pécuchet est avant tout une belle histoire d'amitié. Bien que s'étant connus sur le tard, (47 ans), et malgré les traverses et les insuccès de leur existence, cette amitié ne sera pas rompue. Il faut éprouver de l'empathie pour B & P. Ce ne sont pas des imbéciles. Ils sont un peu naïfs, mais vertueux et pas atrabillaires. Il leur

manque des bases scientifiques et méthodologiques, mais leur énergie et leur appétence pour apprendre, toujours renouvelée en dépit des déceptions, les rendent sympathiques. Ils ont un grand souci du beau et du vrai. Le bien est un peu moins présent, en ce sens qu'ils ne s'adonnent pas spécialement à la charité, mais on ne trouve pas chez eux d'avarice, de cupidité, de mesquinerie. En politique, B est un modéré ; P serait un peu plus à gauche, admirateur platonique de 1793 et de Robespierre, mais on voit, à l'occasion de 1848, qu'ils sont assez prudents et sceptiques et ne tombent pas dans les opinions extrêmes.

Ils ne sont pas très doués pour la mise en œuvre pratique de leurs lectures scientifiques, mais on doit leur rendre cette justice que, quand quelque chose ne marche pas, ils n'insistent pas, ils ne s'enferment pas dans l'erreur.

On peut considérer ce livre comme un conte philosophique tiré en longueur, puisqu'il fait plus de 400 pages et qu'achevé, il en aurait peut-être atteint 600. Quel est son propos ?

Le propos est à peu près le même que celui de Madame Bovary : il s'agit de stigmatiser les méfaits des livres sur des esprits qui ne sont pas prêts à en recevoir le contenu. Emma Bovary a la tête tournée par les romans d'amour qui lui font rêver d'une vie à Paris, dans un autre milieu social, et cette sorte d'intoxication la conduit jusqu'à la mort. B & P prennent au pied de la lettre tout ce qui se trouve dans les livres de vulgarisation, alors qu'ils n'ont pas fait les études qui leur auraient permis de comprendre pleinement ce qu'ils lisaient. Le message est donc qu'il ne faut pas que le peuple lise trop et nul ne doit chercher à s'élever au-dessus de sa condition. C'est la reprise de ce principe de Voltaire : « *Il est à propos que le peuple soit guidé, non qu'il soit instruit* ». Il faut laisser les livres à une élite éduquée. Les autres doivent en rester, pour les dames, aux ouvrages de couture et de broderie, et pour les hommes aux jeux de cartes ou de dominos et à la lecture de la gazette au café ou au cabinet de lecture, sous peine de courir à la catastrophe, car, n'en doutons pas, si Flaubert avait achevé Bouvard et Pécuchet, le livre se serait terminé par la ruine de fond en comble de Bouvard et le retour piteux à Paris de nos deux héros qui, devenus entre temps trop âgés pour retrouver du travail, auraient fini à l'hôpital.

D'ailleurs, pour Flaubert, la Révolution de 1848 elle-même n'est rien d'autre que l'illustration au plan national et politique de ce précepte : les acteurs de la révolution sont des demi-instruits qui ont trop lu la littérature romantique sur la Révolution de 89 (*Les Girondins* de Lamartine, par exemple) et qui n'auraient jamais dû se mêler de politique. Pour Flaubert, avec leurs phrases pompeuses et leurs idées comme des baudruches sur la liberté, ils mènent le pays à la catastrophe exactement comme Emma ou B & P y mènent leur existence individuelle.